

EVALUATION de la PAROLE et du LANGAGE

2^{ème}

PARTIE



besançon mars 1988

bulletin d'audiophonologie
Annales scientifiques de
l'université de Franche-Comté

ANNALES SCIENTIFIQUES
DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ
MÉDECINE & PHARMACIE

BULLETIN D'AUDIOPHONOLOGIE

EVALUATION de la PAROLE et du LANGAGE

2^{ème}
PARTIE

PUBLICATION BIMESTRIELLE

Rédacteur en chef - Jean-Claude LAFON
Département d'ORL & d'Audiophonologie
de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Besançon

Abonnement	FRANCE	330 FF
	ETRANGER	370 FF
Prix du numéro	70 FF plus port
Prix du numéro double	95 FF plus port

Règlement Association Franc-Comtoise d'Audiophonologie
CCP N° 25.0761 E DIJON

SOMMAIRE

Introduction sur les dépistages	
J.C. LAFON	237
Trois questions méthodologiques dans l'évaluation de la parole et du langage	
E. LHOTE	243
Intérêt de l'analyse des mimiques des mouvements corporels et de l'intonation dans l'évaluation de la parole et du langage	
M. NICOLAY-PIRMOLIN	251
Analyse de la prosodie enfantine	
G. KONOPCZYNSKI & S. VINTER	261
Ce que je dis exprime mieux ce que je vis que ce que je veux dire. Le diagnostic comme processus	
M. GUICHARD	291
Quand ils parlent vraiment, les mots ont deux faces	
D. VASSE	303
Le frémissement de joie dans la juxtaposition des mots	
J. COMBETTE	311
Évaluation des aptitudes à la communication et au langage chez des enfants de 3 à 5 ans sans parole	
M.L. VIPREY	317
Surdité et sensibilité à la pragmatique	
G. JASPART	325
Épreuve d'évaluation des stratégies de compréhension en situation orale de Khomsi ...	
B. CHARLIER & N. CLÉREBAUT	349
Pour l'enfant sourd : du bilan de langage à la compétence communicative	
N. FEVE	361
E N E C chez la personne vieillissante	
F. THUILLARD & G. ASSAL	373
Une évaluation du langage d'adolescents déficients mentaux ou en échec scolaire grave	
M. ONIMUS	383
Reduplication temporelle lors d'une surdité corticale	
G. BINDSCHAEDLER & G. ASSAL	395
Hémisphère droit et intonation linguistique	
J. BUTTET-SOVILLA & G. ASSAL	405
Éléments de bibliographie	
B. PAGNON	411
La guidance familiale	
A. BLUM	427
La guidance parentale	
S. DEMANEZ	435
Exposé de Madame HARTER	447
Le rôle du médecin dans la guidance des parents	
J. HÉLIAS	455
Joue par l'oreille	
S. VINTER	463
L'audioprothésiste et la guidance parentale	
J.P. DUPRET	471

ÉVALUATION DE LA PAROLE ET DU LANGAGE

2ème Partie

Besançon Mars 1988

GUIDANCE PARENTALE

Besançon Janvier 1988

QUAND ILS PARLENT VRAIMENT,

LES MOTS ONT DEUX FACES

Denis VASSE

- Lyon -

Quand ils parlent vraiment, les mots ont deux faces

Les mots ne sont vivants que d'être prononcés par une bouche ou entendus par des oreilles qui révèlent dans l'opacité de la chair la dimension du «cœur», cette dimension d'ouverture à la rencontre et de rencontre dans l'ouverture qui fait de l'Autre - de l'altérité - la dimension exigée en vérité de la PAROLE. Cette dimension que l'on retrouve dans la mobilisation des affects ou à leur entrecroisement, nous l'appelons le cœur. Être touché au cœur, c'est souffrir, aimer, se réjouir, avoir de la peine, c'est éprouver un corps dans un rapport à la parole. Et il n'y a de corps éprouvé que dans ce rapport.

Pour éviter de souffrir, d'aimer, de se réjouir, d'avoir de la peine, la «jalousie» tapie dans le repli de nos névroses ou dégénératrice inconsciente du cœur dans la psychose ..., va justement dissocier le corps de la parole. Et cette dissociation peut aller jusqu'au pire des dédoublements, jusqu'à l'excès de l'indifférence mutique où le corps ne résonne plus aux mots : il n'y a plus que des mots ordonnés par une signification abstraite, des mots qui ne font plus frémir la chair dans un effet de parole.

Vous connaissez sûrement mieux que moi la gamme des effets de dissociation de la parole : mutisme, psychose, surdité psychique, troubles de la prononciation, de l'articulation, logorrhée, bégaiement, parasitage, bavardage, ...

Sauf pour le dernier cité, peut-être, c'est toujours de tels troubles qui font que vous êtes consultés et c'est à cause d'eux - indirectement ou directement - que vous êtes là aujourd'hui ... dans un service au beau nom d'*audiophonologie*, un service qui étudie le rapport de l'oreille et de la voix et où je tremble un peu de venir parler, moi qui fait profession d'écouter ... et qui, de ce lieu, ne peut que rester ouvert à ce qui parle et aux conditions d'exercice de la parole ... sans faire de ces dernières la raison ou la cause de la parole qui garde tout mystère : celui de l'ouverture, justement, à ce qui arrive.

Nous avançons sur cette voie en suivant la *trace des mots* celle qu'ils laissent dans le corps et que la découverte ou l'*invention* de l'inconscient nous autorise à suivre jusqu'en ce point où la parole se perd : dans le symptôme, mais aussi dans cette sorte de refus jaloux de croire que «ça parle en nous».

Nous avons plus l'habitude de suivre le contenu (imaginaire) des mots, repus que nous sommes d'information, de musique, de sons, de bruits, de science.

Les mots ont deux faces directives :

- une qui nous conduit à l'extérieur de nous-mêmes, là où *nous savons* ce que nous disons,
- une qui nous indique du plus intime à nous-mêmes que notre « moi » un lieu où *ça parle* et dont *nous ne savons pas* ce qu'il dit, un lieu que ne peut maîtriser aucun discours ni non plus la totalité des discours : un lieu qui est leur *origine* même.

Le refus jaloux de croire que « ça parle en nous » vraiment instaure la *confusion* entre ces deux faces, le langage perd son sens et les mots non référés à ce qui parle en nous nous *incarcèrent* dans les mots des autres comme en une toile d'araignée qui nous digère, nous neutralise et nous réduit à rien.

Tant que les « mots », dans l'articulation de leurs deux faces directives, ne médiatisent pas *ça qui parle* en nous et qui n'est jamais réductible au contenu des mots, nous ne naissons pas comme SUJET d'un AUTRE... nous restons suspendus comme un suage ou comme une maison dans les airs à moins que ce ne soit comme un *étron* au-dessus du vide, étron qui ne pourrait sans disparaître abandonner *le ventre* qui l'évacue ...

Écoutez plutôt ce que me disait un patient de 35 ans :

« Les mots autour de ma mère, comme vous dites
ils m'entortillent quand je les dis
et ils *vous* entortillent aussi ...
Quand je les dis, elle est là ...
c'est comme s'il y avait, à tous les deux,
une entreprise d'absorption
ça m'évoque la digestion ...
digérer, neutraliser ... tout ce qui ...
(il ne termine pas la phrase, ce qui arrive souvent
comme si les mots eux-mêmes étaient neutralisés, digérés ...)
... Je pensais à aller sous la table
c'est la honte qui fait se cacher ...
cet englobement auquel je participe
cet espèce d'organe protecteur et emprisonnant
me donne l'impression d'être à côte des gens.
Il y a une espèce de barrière (celle des mots ?)
que je me construis ...
c'est quelque chose de mou et de résistant en même temps »

DV : *un utérus*

« oui, c'est ça ... qui *me commande* en même temps »

DV : mieux *le ventre* que l'utérus

«oui, parce que ... c'est *très digestif* quoi
 ... y'a un truc qui me vient, c'est *tomber* ...
 tomber comme une merde ...
 tomber comme une merde ... enfin c'est .../... (soupir)

Les conditions de la psychanalyse - la libre association des idées, il faudrait dire des mots, des motions, des sentiments, des lettres - ne peut que conduire en suivant la trace des mots sur le chemin de cette origine parlante qui fait de la chair un corps d'homme, une espèce, et un *genre* : le genre humain. Elle y conduit dans la mise en œuvre d'une parole qui vient buter sur tous les endroits où elle s'est perdue dans les mots, ou dans la chair, dans les symptômes de la pathologie mentale comme dans ceux de la pathologie somatique.

Le chant du prisonnier

Je me souviens d'une jeune femme qui, ayant déjà «fait» une psychanalyse de cinq ans, avait été projetée chez moi avec la certitude masochiste que je n'accepterais pas de la recevoir. J'avais accepté et après un temps d'attente s'était engagé un travail dur, difficile, scandé par des peurs et des passages à l'acte. Enfermée sur le versant paranoïaque de notre système psychique, elle ne réussissait ce qu'elle faisait que pour mieux se prouver qu'elle n'était pas capable de le poursuivre ... dans l'exaspération répétitive d'un *abandon d'elle-même* petite,

- elle mangeait de la terre du jardin ... là où on faisait pipi
 et elle ne s'était arrêtée que sous la menace d'un médecin
 de lui ouvrir le ventre,

- sa plainte revendicative était toujours la même à propos
 des enfants. *Ils refusent d'entendre ma voix, ils ne m'entendent pas.*

- il y a en moi une petite fille qui pleure depuis toujours,
 mais pourquoi ?

- à vouloir ne pas qu'on me tue, je me tue

- je ne suis pas née dans le bon nid.

et d'une haine vis à vis des enfants ou plus exactement d'une haine qu'elle pensait que les enfants avaient à son égard ... et qui n'avait d'équivalent que celle qu'elle avait vis à vis de ses parents ; haine soigneusement cadencée sous les dehors de préoccupations filiales et de savoir-faire fraternel ...

Rien ne parlait en elle, disait-elle. Ce n'était pas le silence, c'était le vide et, souvent, elle souhaitait pour être soulagée qu'on inventât une petite

machine qu'on mettrait dans l'oreille et *qui parlerait* (c'était bien avant l'invention du walkman !).

Rien ne parle en elle et personne ne l'entend, les enfants veulent la dévorer telle était sa certitude exaspérée ... agrémentée d'une phobie des araignées telle qu'elle se calfeutrait dans son studio ...

Au cours d'un long travail, il me semble que la première brèche qui a fissuré le mur des défenses qui paraissaient infranchissables et qui la tenaient prisonnière dans l'isolement et la peur ... s'est pratiqué au souvenir de la voix qu'elle portait au cœur ... et qui était celle d'un *prisonnier allemand* que son père avait recueilli dans le pays où ils vivaient, recueilli et probablement sauvé. Lorsqu'il travaillait, *il chantait* et la chaleur de cette voix elle la ressentait encore. Par elle, il lui parlait et elle se faisait entendre de lui.

Mais, un beau jour, *il était parti*.

Redoublement de l'abandon à des parents honnis !

Redoublement de la naissance dans un nid qui n'était pas le sien ... car la névrose d'abandon s'étage sur le phantasme selon lequel il n'est pas possible que je sois née de ces parents-là : la pensée en est insupportable ... Un tel phantasme trouve souvent une sorte de corrélat qui l'étaye dans la réalité : la propre *intelligence* de l'enfant se heurte à des parents qui sont obtus et c'est une souffrance intolérable pour l'enfant de *n'être pas entendu*, de n'être pas reçu dans le registre où ses dons le font vivre. Dans un retour de manivelle *masochiste*, il va se massacrer par *vengeance* sur lui-même, ce qui est l'impasse de la jalousie lorsqu'elle ne se développe pas dans l'horizon d'un pardon qui la rend structurante.

On finit (ou on commence !) par se rentrer les mots dans la gorge plutôt que de les laisser *chanter* en direction de ceux dont on refuse qu'ils nous aient donné la vie !

L'effacement de ce qui parle ...

Le refus de laisser résonner les mots en nous sur les *traces* que d'autres mots ont laissé et qui vont dans la direction de ce qui parle en nous, ce refus se monaye indéfiniment dans ce que nous appelons les *rationalisations* : manière de trouver des raisons et des *raisonnements* qui interdisent l'écho et la *résonnance* des mots dans la chair !

La rationalisation enferme dans la tête : les mots y deviennent les barreaux de la prison, ils sont séparés de l'espace dans lequel ils résonnent et leur emploi a des effets mécaniques de coupure et de découpage, qui abstrait la vie, la rend étrangère ou étrange au *vivant*, aux vivants, à la rencontre ! Là où ça parle, dans le cœur, il n'y a plus que le vide, dans la tête.

« J'ai du mal à me laisser aller
ou à faire la différence,
J'ai du mal à ne pas récupérer
des sentiments ou des mots
dans une théorie ...

Je rationalise beaucoup
 c'est comme si j'avancerais dans la vie
en triant ... et, à la limite, en découpant
 ça me fait penser presque à une machine qui avance
 et qui *mange tout* sur son passage ... qui trace un
 tunnel comme une taupe ... qui mange tout ...
 dans l'épaisseur de la vie ...
 et là dedans y'a pas de joie
 Ce matin, je l'ai senti (il évoque quelqu'un à qui
 il est allé lire un rapport)
 j'ai bien senti en moi un *décalage* avec cet autre
 que j'allais voir : j'étais avec des *idées toutes*
faites sur cette personne et sans envie d'en bouger
 et j'ai bien senti l'*emmurement*
 où ça me laissait intérieurement
 Alors que, d'habitude, je *l'oublie presque ...*
 j'y pense pas
 d'habitude, c'est comme si jamais c'était ça la vérité
 alors que là, je savais que c'était pas la vérité
 je le sentais»

Toute cette séquence avait été introduite par le rappel que dans la séance précédente «j'avais évoqué par delà la violence aveugle contre le ventre de sa mère et qu'il y avait aussi ... une autre dimension ... de vérité» : «il m'a semblé qu'en disant ça vous pointiez *en moi*, c'est comme ça que je l'ai ressenti - un désir inconnu».

Il dira que dans ce qu'il était habitué à vivre, il pouvait aller facilement vers le plaisir ou le facile, mais que «cet inconnu là» apparaissait *une autre dimension* qui ne pouvait pas être révélée *jusqu'à présent*, car la question était pour lui de faire comme si il était question d'être capable ou pas capable d'accéder à un autre état, d'être différent. Au contraire, là c'est l'autre, en parlant, qui pointe en lui un désir inconnu de lui : la dimension de l'Autre, l'ouverture.

Et effectivement, poursuit-il, je cherche à accéder à un autre état ... «en fonction d'une image à laquelle il faudrait que je corresponde» ... alors qu'il entendait que je parlais de ce qu'il avait refusé de connaître en s'interdisant, dès l'orée du langage, le droit à la parole, le désir de la rencontre ... dans une réaction meurtrière et restée «cachée» en lui. Il avait «commencé» par ne rien vouloir savoir de la *naissance* pour mieux nier celle de son frère ... Il avait commencé par ne rien vouloir dire de sa jalousie pour mieux parfaire l'image du *substitut paternel* (il était l'aîné) qui compensait la haine radicale d'une auto-génération de lui-même et d'un refus de l'autre.

La haine et le refus d'être touché par la parole vont de pair : le refus d'être touché par la parole consiste à en rester aux mots et à s'en servir pour *forcer*, convaincre, violer, détruire. Et après une longue intervention de ma part où j'interprétais avec fermeté et clarté que le «refus» n'était jamais que secondaire par rapport à la parole (même si on ne le savait pas)

POPULATION DE SUJETS

Sujets :	N	Sexe		Niv. socio-cult.			Age (Moy.)	Age (extr.)
		F	M	I	II	III		
S.C.	36	7	5	3	8	1	60,3 ans	41-71
L.D.O		1	11	1	10	0	54,8 ans	22-76
L.D.		7	5	7	5	0	53,7 ans	22-69

S.C. : sujets de contrôle ; N 12
L.D.O : lésions droites sans dysfonctionnement TP : N 12
L.D. : lésions droites avec dysfonctionnement TP : N 12

Niveau socio-culturel : I bas ; II moyen ; III haut

Le dysfonctionnement TP a été évalué essentiellement grâce au test d'écoute dichotique, sur la base d'une extinction totale (ou partielle) à l'oreille controlatérale à la lésion (oreille gauche).

Conclusion

Nos résultats montrent ainsi que l'hémisphère droit

- probablement le cortex temporo-pariétal -

contribue au traitement des paramètres intonatifs

à un niveau linguistique.

LE FRÉMISSEMENT DE JOIE

DANS LA JUXTAPOSITION DES MOTS

Compte-rendu de la Journée de Travail avec Denis Vasse
à Besançon le 18 Octobre 1986

Notes rassemblées par
Jacqueline COMBETTE

- Besançon -

Le frémissement de joie dans la juxtaposition des mots

S'appuyant sur le travail de l'analyse, Denis Vasse a ouvert pour nous, durant la matinée, de nombreuses pistes de réflexion. Nous rapportons ici *quelques unes* de ces pistes, celles qui nous ont le plus touchés. Elles résonnent encore en nous et, nous espérons qu'à travers leur publication, elles resteront « parole » pour le lecteur.

1. Toute vie porte en elle de la joie : c'est son identité même. Il semble alors que l'enfant rencontre, chez ou dans l'adulte qui a autorité, des signifiants de cette joie, qui confirment le frémissement de sa propre chaîne. Sinon tout se passe comme s'il ne savait plus que cette joie était en lui, qu'il était vivant.

« Plus j'avance, plus je crois qu'une des sources les plus évidentes et les plus pertinentes des troubles du langage, et encore des troubles psychiques, de la folie, réside dans le fait que l'enfant n'a pas trouvé, ou n'a pas pu trouver, ou n'a pas voulu trouver - il faut dire les trois - un témoin à l'extérieur de lui-même de la joie que toute vie porte en elle, et qui est l'identité même de la vie ». (D. Vasse).

2. Trouver à l'extérieur de lui-même un témoin qui l'accompagne dans ses sensations (la tension pulsionnelle et son apaisement) c'est d'abord, pour l'enfant tenu dans les bras, entendre des mots de sa mère signifiant ces sensations qu'il éprouve comme médiations de la vie et de la rencontre.

Ces mots de la mère dans la rencontre, ce ne sont donc ni des mots au service de son propre narcissisme, ni des mots à la seule adresse du « bébé - lieu - de - jouissance - tétante ».

Ces mots, de personne à personne, *dans l'acte même* où le corps de l'enfant est touché et satisfait, le confirment dans sa *joie d'exister*.

Les traces qu'ils laissent l'ouvriront à la rencontre et à la confiance, qui inaugurent et autorisent une histoire. Avec elles, le nom qui nous *est donné* nous *donne* une place parmi les autres, dans la généalogie humaine. (Cette rencontre dans la joie au lieu de la pulsion orale conditionnera plus tard la rencontre sexuelle).

Les mots dont nous parlons, ceux qui parlent vraiment impliquent forcément l'altérité.

Parler c'est Parler à ... et parler implique un corps qui parle. Parler c'est employer des mots qui affectent le corps de l'autre ; entendre, c'est pouvoir est affecté dans son corps.

Parce que les paroles de l'autre résonnent dans sa chair, l'humain appartient à une identité parlante, qui le délivre de toute identification fictionnelle (à un héros de ses lectures, ou inventé par lui-même, voire à un animal ou à un végétal), c'est-à-dire du jeu de mots ouverts sur rien.

* Notons encore : que la bouche soit à la fois lieu de parole et lieu de la satisfaction pulsionnelle, c'est cela qui est structurant pour l'homme : les mots nous détachent du plaisir pulsionnel oral, et vice versa, et c'est dans cette rupture là que s'ouvre l'espace de la rencontre dans la parole.

Des mots ouverts sur rien, c'est le « délire », à savoir une organisation de mots (le plus souvent dans un rapport métonymique), qui ne laissent pas vibrer la chair d'où ils proviennent. Le délire est donc un discours sans sujet, une suite de mots qui n'a plus d'effet sur la chair, qui ne s'origine que dans la tête, non dans le corps.

Individuellement, et socialement, nous sommes sans cesse poussés à parler ainsi, sans bonheur, sans résonance dans le corps : cela nous évite le risque de la rencontre. Cela peut aller très loin. Ne pas vouloir/pouvoir se risquer dans la parole conduit, sur le versant psychotique, à des fantasmes d'auto-mutilation de la bouche (nous voyons des adultes au visage éteint par des lèvres closes, ou presque absentes, en lames de couteau). Moins gravement, nous connaissons le bavardage, forme paradoxale du mutisme, qui « préserve » du risque de la rencontre, et maints autres symptômes pour lesquels l'orthophoniste est consulté (bégaiement, par exemple).

L'éducation que nous recevons conduit à utiliser des « discours », très pertinents, d'une parfaite exactitude scientifique parfois, et dans la maîtrise desquels nous nous complaisons. Mais ils ne « parlent » pas vraiment. Les techniques modernes de reduplication concourent à leur multiplication. Certes la gestion de la vie dans tous ses registres imaginaires : familial, social, culturel, professionnel, etc ... rend indispensables ces discours, l'usage de mots au sens défini, et la « compréhension » de ces mots, mais cela n'est qu'un versant du langage. Si nous ne nous tenons que sur ce versant, les mots deviennent *monstratifs*, ne sont plus qu'instruments au service d'images, en particulier au service de ou des images que nous tenons à avoir de nous-mêmes : ils nous servent sans cesse à les édifier ou à les illustrer. Or, si nous avons à être reconnus dans l'ordre social en tant que Tel ou Tel, dans l'ordre familial aussi, et ainsi de suite, nous avons aussi à nous reconnaître et à être reconnus comme *parlêtres*, sujets de l'inconscient, êtres de mémoire, en qui

«ça parle», d'une parole qu'on ne peut faire taire qu'en la refoulant ou en la déniait.

3. Ainsi, la parole de l'Autre rend sujet celui qui nous la donne, elle nous constitue sujet de droit, nous donne un nom.

A la lumière de ce qui parle en nous, comme de ce qui parle entre nous - et que nous ne «savons» pas cependant - nous pouvons trouver ou retrouver l'identité que nous ne cessons de chercher.

Notons que ceci va à l'inverse d'une idéologie moderne qui prône le «se connaître soi-même» (d'un savoir totalitaire), le «se débrouiller seul», «s'en tirer par soi-même», «ne rien devoir à autrui» ... c'est-à-dire se reconnaître dans l'image, hors confiance.

4. A tout instant, la parole en son acte est promesse d'existence : je reçois mon identité, et la vie, toujours «maintenant», d'un «maintenant» qui est ouverture originaire dont ma naissance est la métaphore première. La vie, elle, ne cesse de m'être donnée dans le présent. Il en est de même pour la parole :

Dans son sens véritable, elle n'existe que dans l'*acte* où elle se donne. Ce n'est que dans un sens dérivé qu'elle devient mots référés à un système de langage, mais elle n'est plus alors en vérité parole en acte.

5. Ne pas faire (sciemment) obstacle à la parole, c'est se tenir dans son histoire. Or, se débarrasser de son histoire vécue - et pour cela, obligatoirement, se débarrasser d'une manière ou d'une autre de sa propre chair - c'est le rêve du névrosé en nous tous.

C'est vrai : «il y a toujours un moment où, pour être ce que nous sommes, nous voudrions ne pas être ce que nous avons été ... Pour être ce que nous sommes, pour être «vraiment», il aurait fallu, dans notre imaginaire, que nous n'ayons pas eu l'histoire que nous avons eue, les parents que nous avons eus ...

Cette contradiction fait le nœud de nos névroses, qui occultent la particularité de notre histoire, dans le refus du canal singulier par lequel la vie nous arrive. Pour enfin ETRE comme nous l'imaginions.

Etre de cette façon-là, sans histoire, et sans histoires, rejoint tout à fait le fantasme de l'auto-suffisance et de la toute-puissance de l'enfant, décrit par Freud : «ETRE sans naître» (D. Vasse).

6. Ce fantasme de vouloir être *sans* son corps, quelles que soient les rationalisations que nous lui donnions, présente deux faces, qui passent subtilement, jusqu'à la confusion, l'une dans l'autre :

- celle d'un désespoir imaginaire redoutable, qui peut aller jusqu'au suicide ;
- celle d'un orgueil sans limite : vouloir se faire vivre par soi-même, seule manière d'échapper à la génération (à ceux qui nous ont précédés, à ceux qui nous suivront). La confusion fait tomber dans l'oubli, ou dans la dénégation, les mots qui parlent de souffrance, de honte ou de mensonge. Un tel oubli pervertit la génération nouvelle. Ce qui est en jeu dans la génération, c'est le genre humain comme tel, c'est-à-dire *la parole* en tant qu'elle s'engendre dans un corps (les humains ne mettent pas au monde quelque chose de vivant et de neutre, qui, secondairement, « apprendrait » à parler). Nous voudrions que nos enfants, ou nos parents, soient à notre convenance, c'est-à-dire à l'image de celle que nous nous en faisons, et non à l'image de ce qui parle en nous.

« Il n'y a qu'en accédant à la reconnaissance que ça parle en l'homme, de génération en génération, que notre bouche devient parlante, voire même chantante, et que « d'animal raisonnable » que nous étions avec Aristote, nous nous découvrons avec Lacan des « parlêtres » : ce qui, je crois, caractérise l'homme, ce n'est pas la raison, c'est être *dans* et *par* la parole, d'engendrer une chair parlante. Toujours connotée du mensonge » (D. Vasse).